

Cartographier les migrations dans un grand quotidien¹

Mathilde Costil², Francesca Fattori³

Au cours de l'année 2015, les expressions « crise de migrants » et « crise de réfugiés » apparaissent pour la première fois dans les colonnes du *Monde*. Un phénomène « historique », selon le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) qui lance un cri d'alarme sur la gestion humanitaire en évoquant « le plus gros afflux depuis la Seconde Guerre mondiale ».

Le Monde a largement couvert ce phénomène à la fois en reportages, en interviews, en débats et bien sûr en photos. Le service cartographie a également pris part à ce récit, avec la difficulté de raconter les flux de migrants pris entre « effet de masse » et trajectoires individuelles. Sur ce sujet sensible au cœur des enjeux électoraux, le cartographe mesure la responsabilité qu'il peut avoir.

La puissance de la carte, le message fort qu'elle peut graver chez le lecteur qui la visualise, nous oblige à mesurer l'impact de la couleur d'un point et de l'épaisseur d'un trait, plus que dans tout autre sujet. Une flèche trop grasse, trop noire, trop directe peut maladroitement rendre compte de la facilité d'un déplacement, d'un passage de frontière rapide, bref d'une aisance à circuler. Cette flèche tracée en quelques secondes d'un trait de crayon sur une carte – et qui donne une direction nécessaire pour montrer et comprendre – gomme, dans le même temps, les tours et les détours, efface le temps qui s'écoule. Cette flèche noire, trop

1. Les cartes du journal *Le Monde* n'ont pas pu être republiées dans la version papier de la revue *Hérodote*, pour des raisons évidentes de format. Elles sont présentées dans la version électronique de cet article sur le site Cairn.

2. Docteure de l'Institut français de géopolitique, université Paris 8, journaliste au service infographie du *Monde*.

3. Journaliste au service infographie du *Monde*.

grasse, trop directe écrase les méandres des parcours de ces gens définis par les politiques comme « illégaux » et pour qui les pointillés des frontières sont parfois des murs impossibles à franchir. C'est pourquoi nous avons multiplié les cartes et les points de vue pour rendre compte à la fois du phénomène de masse, mais aussi de ces trajectoires individuelles. Nous avons eu à cœur de représenter l'archipel des réalités migratoires, en alternant les échelles et les cadrages géographiques, en choisissant à la fois des données quantitatives et des données qualitatives.

Pour aborder de nombreux aspects de ce phénomène complexe, depuis 2015 nous avons produit plus d'une vingtaine de pleines pages cartographiques, ce qui en fait l'un des sujets les plus traités par notre service au cours des cinq dernières années, avec le conflit syrien.

Les cartes sont des représentations de la réalité qui résultent d'une succession de choix, afin de rendre compte au mieux d'une situation, visuellement et avec l'aide d'une légende. Néanmoins, ce format implique des contraintes fortes qui demandent de sélectionner et parfois simplifier l'information pour la rendre lisible.

Le défi, pour le cartographe, est de présenter visuellement la complexité avec des chiffres, des points, des figurés et des aplats de couleur, sans utiliser d'adjectifs qualificatifs ou d'adverbes pour nuancer le propos. Un défi d'autant plus important compte tenu de la sensibilité du thème des migrations. Sensible car vécu sur la peau des femmes et hommes qui empruntent les routes de l'exil au risque de leur vie. Sensible aussi en raison de son instrumentalisation, dans les pays de transit ou d'accueil, pour nourrir les discours des mouvements et partis xénophobes. Pour le journaliste, le défi se situe aussi au niveau pratique, avec la contrainte physique de la page A3 du journal et, surtout, celle du temps de réalisation (parfois quelques jours, rarement au-delà d'une semaine pour les pleines pages cartographiques), et des données disponibles.

Toutes nos cartes sont avant tout l'expression d'un choix éditorial : à travers des légendes articulées en plusieurs parties et « anglées » comme un article, elles cherchent à expliquer la complexité de manière pédagogique, sans être simplificatrices, afin de guider un lecteur soumis à un flot incessant d'informations. Le type de figuré utilisé, la palette chromatique, l'échelle géographique et les effets induits sur la sélection de l'information, l'importance du cadrage et de la projection cartographique (effet visuel sur la représentation)... De nombreuses variables sont discutées et réfléchies afin de mieux rendre compte des différentes situations engendrées par les migrations. En confrontant à la fois données statistiques, discours officiels, observation et récits du terrain, le service infographie du *Monde* produit des cartes d'analyse géopolitique, où la carte se lit comme un article.

L'Union européenne face à la crise migratoire : jeu d'échelles

Le phénomène des migrations est complexe, et l'une des manières d'appréhender cette complexité est le changement d'échelle : « Prendre une carte à grande échelle [...] permet de découvrir des détails qui peuvent être fort importants ; et ensuite prendre une carte à plus petite échelle permet de replacer le territoire par rapport à ce qui l'entoure » [Lacoste, 2012]. Celui-ci permet alors d'observer des réalités différentes d'un même phénomène. L'angle de l'infographie et l'histoire que l'on souhaite raconter vont déterminer l'échelle choisie. À partir de l'été 2015, alors que le terme de « crise migratoire » commence à être massivement employé, nous produisons des premières cartes à l'échelle de l'Europe, pour illustrer et analyser le nombre de réfugiés, les politiques migratoires et les routes empruntées par les migrants.

En août 2015, l'une de ces cartes s'intéresse à la politique d'asile dans les pays de l'Union européenne (UE). En s'appuyant sur les données officielles diffusées par Eurostat, elle met en lumière les différents niveaux de sollicitations des pays européens, ainsi que les fortes variations dans les taux de réponses positives aux demandes d'asile.

Un mois plus tard, la question des réfugiés syriens fait la une des journaux suite à la diffusion mondiale de la photo d'un petit garçon de trois ans, Alan Kurdi, mort par noyade et échoué sur une plage turque, alors qu'il cherchait avec sa famille à rejoindre l'Europe. Cette photo provoque un choc et, sous l'impulsion de l'Allemagne, l'UE ouvre ses frontières. Si l'on regarde le nombre de dépôts de demandes d'asile, les arrivées de réfugiés syriens représentent pour l'Europe un contingent inédit depuis la Seconde Guerre mondiale. Lorsque l'on se situe à une autre échelle, on constate toutefois que ces arrivées sont sans commune mesure avec les flux que connaissent depuis le début du conflit les pays frontaliers de la Syrie. C'est ce que nous avons montré, choisissant une échelle mondiale. Le nombre de réfugiés est représenté à l'aide d'histogrammes composés de petits carrés, chaque carré représentant 20 000 réfugiés syriens. Cette échelle permet alors de prendre la mesure du nombre de réfugiés accueillis dans trois pays frontaliers de la Syrie (Turquie, Liban, Jordanie), bien plus élevé dans chacun d'entre eux que dans l'ensemble de l'UE.

D'autres échelles permettent de mieux appréhender l'aspect qualitatif. En juin 2015, la nouvelle visibilité des campements informels au sein de la capitale et la fermeture de la frontière française au niveau de la ville italienne de Vintimille sont présentées comme les preuves d'une supposée « invasion » de l'Hexagone. Or la France est plutôt un pays de transit, une étape dans le périple vers le Royaume-Uni ou l'Allemagne, avec trois zones importantes de blocage, et donc regroupements de migrants, à la frontière italienne, à Paris et à Calais, avec un

système d'aller-retour. L'utilisation de zooms permet, en changeant d'échelle, de raconter une histoire complémentaire et de représenter sur le terrain le face-à-face des autorités et des migrants, mis en valeur par le choix de la bichromie (rouge pour les routes migratoires, le passage et les zones de concentration et bleu pour les forces de police en présence).

Des routes migratoires aux individus : flux et variables

Au-delà des représentations quantitatives des chiffres, d'autres cartes se concentrent davantage sur la dimension qualitative, voire sensible, des migrations.

Or tout phénomène migratoire étant associé à la circulation et au déplacement, la représentation des flux est un élément indissociable de la cartographie des migrations. Le géographe à l'habitude de traduire ces circulations en utilisant des traits et des flèches. Celles-ci induisent l'idée de mouvement, mais sont trompeuses dans le sens où elles donnent l'impression que la circulation est facile, le passage aisé. Or, les différents récits recueillis auprès des migrants, aussi bien par les chercheurs, les journalistes ou les associations, montrent bien qu'il n'en est rien. Le parcours est semé d'embûches, de lieux évités, de retours en arrière, d'endroits où les migrants se retrouvent bloqués plusieurs jours, semaines ou mois, voire plusieurs années, loin de la fluidité à laquelle les flèches peuvent faire penser. Il s'agit néanmoins d'un élément de la sémiologie graphique de la cartographie dont il est difficile de se passer, et que nous utilisons fréquemment dans nos cartes des migrations, tout en étant conscients des limites de ce mode de représentation. Et ce d'autant plus que les flèches peuvent aussi donner la sensation d'une « invasion » d'un territoire [Bacon *et al.*, 2016].

Pour illustrer le caractère difficile et heurté de certains parcours, nous avons produit une carte qui place le lecteur à l'échelle de l'individu, en représentant les trajets de cinq hommes venus en France depuis l'Érythrée et le Soudan, et que la rédaction du journal a suivis sur plus d'un an dans le cadre du projet international « Nouveaux arrivants » (« New Arrivals »). Le parti pris au niveau du graphisme est choisi pour se rapprocher de l'angle de la carte, davantage axé sur le vécu et les récits individuels. Les flèches indiquant le déplacement d'un point à l'autre sont représentées comme des fils, des jauges représentent le temps suspendu entre chaque étape, des informations pratiques complètent les trajets à propos des espaces traversés, du moyen de transport utilisé, de l'emprisonnement et des tortures subis...

Retracer le périple de ces individus permet de mieux prendre la mesure de la réalité de la migration, de l'importance des lieux, du territoire et de la géographie dans ces déplacements. Cette carte vient, à notre sens, en complément des autres

cartes produites où les flèches servent plutôt à représenter les routes migratoires et non pas l'errance. Autre choix graphique auquel nous avons accordé une importance particulière, ces cinq hommes apparaissent sur la page, leurs portraits ont été dessinés, afin d'humaniser les parcours et d'incarner les « migrants » souvent réduits à l'état de masse mouvante et indistincte. Ils ont ici un nom, un âge, un visage et s'expriment *via* des citations.

Une autre manière de compenser les biais induits par les flèches est de les compléter pour ajouter des informations qualitatives sur le trajet, à l'aide de pictogrammes. Il s'agit alors de représenter les entraves à la circulation auxquelles les migrants font face, comme la fermeture des frontières, la présence de barrières anti-migrants et de contrôles de police. Les pictogrammes sont aussi utilisés pour représenter les dangers de la route, comme les risques de noyade, d'hypothermie, les dangers de la haute montagne... Ces données qualitatives permettent de décrire spatialement le territoire par le choix de figurés explicités et commentés. Elles apportent des informations complémentaires sur les conditions dans lesquelles s'effectuent ces migrations.

La carte « Une journée ordinaire sur la route des Balkans » est emblématique des choix éditoriaux auxquels nous sommes confrontés pour concevoir les cartes et représenter non seulement les circulations migratoires, mais aussi les dangers qui les émaillent.

En 2015, les guerres en Syrie, en Irak et en Afghanistan font fuir de leur foyer des centaines de milliers de personnes, d'abord dans les pays limitrophes comme évoqué précédemment, et notamment en Turquie, d'où ils essayent de passer en Europe, *via* la Grèce. La route migratoire terrestre, qui traverse le fleuve Evros, étant fermée depuis 2012 par un mur, les migrants passent alors par la mer, empruntant des canots pneumatiques surchargés pour traverser les quelques kilomètres qui séparent les côtes turques des îles grecques de la mer Égée, première étape au sein de l'espace Schengen. De là ils tentent ensuite de rejoindre par ferry le continent, jusqu'en Allemagne ou les pays scandinaves, dont les politiques d'asile sont réputées plus généreuses que dans le reste du continent. Empruntée depuis les années 1990 par les migrants albanais et kosovars, la « route des Balkans » redevient d'actualité. En 2015, le flux est massif, plus de 850 000 personnes débarquent sur les côtes grecques selon le HCR, qui constate même un report ici du flux qui traditionnellement tente de rejoindre l'Italie depuis l'Afrique du Nord. Face à l'afflux, les États traversés par les migrants, où ceux-ci ne veulent pas s'installer, ont deux attitudes opposées. Dans un premier temps, ils laissent leurs frontières grandes ouvertes, en espérant voir ces hommes et ces femmes passer rapidement dans l'État voisin. Pour ensuite, lorsque les arrivées deviennent trop importantes, commencer à fermer ces mêmes frontières. La Hongrie commence ce mouvement dès le mois d'août, fermant la frontière avec la Serbie et installant en quinze jours

une barrière de barbelés. L'effet domino commence, avec le report de la route en Croatie, puis en Slovénie. Chaque État ferme sa frontière, impose des quotas, pour ne pas devenir le goulot d'étranglement de la route des Balkans, ce qui provoque la création de camps de réfugiés informels, insalubres, aux frontières, comme à Idomeni, en Grèce, et la mise en place de routes de contournement de plus en plus dangereuses. Lorsque nous avons décidé de cartographier cette route des Balkans, nous aurions pu nous limiter à l'« effet domino » des fermetures des frontières. Nous avons plutôt choisi de changer le point de vue, adoptant celui des personnes engagées sur cette route, et montrant les obstacles auxquels elles étaient confrontées : des obstacles politiques, tels les quotas et les barrières de barbelés, mais aussi les obstacles pratiques qui rendent leur voyage périlleux, voire mortel.

Pour que cela soit moins abstrait, mais aussi parce que la réalité du terrain était très changeante, nous avons choisi de faire une carte qui soit une photo à un instant T, à une date précise, nous appuyant sur les bulletins et les décomptes très précis tenus à l'époque par le HCR et l'Organisation internationale pour les migrations (OIM). Cette carte a été pour nous une manière de compléter les données chiffrées avec la réalité humaine et sensible qu'elles cachent la plupart du temps.

Représenter le danger c'est aussi représenter les conséquences les plus dramatiques, c'est-à-dire les hommes, femmes et enfants morts sur les routes migratoires et principalement aux frontières. En août 2015 nous avons cartographié ces victimes, recensées depuis le début des années 2000 par le projet de journalisme d'investigation « The Migrants' Files ». Les morts aux frontières ont été représentées par des cercles proportionnels, avec trois jeux de couleurs dans les tons du rouge (avant 2011, entre 2011 et 2014, après 2014) qui ajoutent une dimension historique et géopolitique. Cette profondeur historique permet de prendre conscience de l'ampleur de l'accumulation des décès sur les routes migratoires, et des évolutions des routes qui se dessinent au fil des ans, et des changements géopolitiques (renforcement des contrôles sur les côtes espagnoles, « printemps arabes », conflit en Syrie). Elle permet aussi de visualiser en négatif le déplacement progressif des routes migratoires, induit par des dispositifs de contrôle et d'entrave de la migration (renforcement des contrôles sur les côtes espagnoles, murs à Ceuta et Melilla, etc.) ou par les soubresauts politiques à l'origine d'importants flux migratoires (« printemps arabes », guerre en Syrie, etc.). En effet, lorsqu'une route se « ferme », les migrations ne cessent pas, elles se déplacent, souvent vers des routes toujours plus dangereuses, dont celle de la Méditerranée centrale (passage par la Libye) qui apparaît nettement sur la carte.

L'échelle locale, la territorialisation des politiques migratoires

Enfin, cartographier la situation de ces migrants à l'échelle locale rend compte de l'inscription de ces flux dans des territoires, notamment dans les lieux de regroupement de migrants, au passage des frontières et en ville, à Paris ou à Calais.

À la frontière italienne les contrôles des forces de l'ordre françaises à Vintimille poussent les migrants à franchir la frontière toujours plus au nord, d'abord par la vallée de la Roya et aujourd'hui par les cols des Hautes-Alpes, malgré la neige et le danger. L'échelle locale permet ainsi de cartographier cette remontée des migrants, avec les cols de passage, et de mettre en exergue le relief qui joue ici un rôle majeur. Nous avons aussi représenté les dispositifs de solidarité qui se mettent en place. Plus difficiles à recenser et donc à cartographier, notamment à une échelle plus large, ces réseaux de solidarité sont souvent fortement inscrits sur les territoires (lieux d'accueil, maraudes de secours en montagne, distributions de nourriture). Si les migrants restent peu dans ces vallées une fois la frontière franchie, zoomer sur cette région permet de mieux appréhender localement la tension entre les acteurs (migrants, police, bénévoles et secouristes).

Quant à la cartographie de la ville, cela interroge l'inscription concrète, physique des migrants dans ces territoires urbains : en avril 2015, la cartographie des différents lieux de vie des migrants à Calais démantelés par l'État, et leur réinstallation aux marges de la ville, souligne, en un coup d'œil, leur relégation en dehors de la tache urbaine et loin des dispositifs d'aide présents depuis plusieurs années.

À Paris, un premier travail en 2016 avait permis de cartographier l'inscription géographique des campements dans le Nord-Est parisien et leur reproduction (malgré les démantèlements par les autorités) à proximité d'infrastructures majeures pour ces migrants, et ce juste avant l'ouverture du centre de premier accueil à la porte de la Chapelle (nord de Paris), présenté par les organisations non gouvernementales comme le premier camp de réfugiés répondant aux standards internationaux ouvert en France. Le centre a été ouvert de façon temporaire pendant une période de deux ans. En janvier 2019, alors que ce centre d'accueil de la Chapelle a fermé quelques mois plus tôt, l'étude des lieux d'installation des migrants atteste d'une remontée du nord-est de Paris aux frontières de la capitale et au-delà depuis 2015. Représentée de façon schématique, cette remontée se fait en direction de territoires s'apparentant toujours plus à des « non-lieux » (au centre d'un rond-point sous le périphérique, en bordure de ce dernier, sous un échangeur autoroutier), marqués par le bruit et le passage incessants des voitures. Comme à Calais, cette carte souligne les processus d'invisibilisation des migrants à l'œuvre dans la capitale.

La carte est une représentation graphique d'un phénomène géographique. Elle est issue d'une succession de choix qui ont pour but de conserver au mieux la complexité de ce que le cartographe souhaite représenter, que ce soit à l'aide

de la projection, des pictogrammes et des modes de représentation, ou des couleurs choisies. Ces outils permettent aussi de donner une tonalité et une ambiance à la carte, proposant ainsi plusieurs niveaux de lecture. La légende, les graphiques et éventuels petits textes accompagnant nos pages sont là pour raconter l'histoire, la compléter, la remettre dans un contexte, et ce afin que ces pages et infographies se suffisent à elles-mêmes, sans être inscrites dans un article.

Nous avons ainsi multiplié les regards et les cartes afin de montrer la complexité des phénomènes migratoires depuis 2015, et des drames humains qui se cachent derrière les chiffres avancés par les politiques, et avons étoffé nos outils (technologies 3D pour le relief, illustrations, croquis...).

La multiplicité des sujets abordés et des supports utilisés témoigne de la politique éditoriale du journal *Le Monde* en matière de cartographie, et de la volonté de sa direction et de sa rédaction en chef de lui accorder, ainsi qu'à l'infographie, une place à part entière parmi les outils rédactionnels nécessaires pour appréhender et comprendre la complexité des phénomènes d'actualité de façon simple et pédagogique sans pour autant être simpliste.

Bibliographie

- BACON L., CLOCHARD O., HONORÉ T., LAMBERT N., MEKDJIAN S. et REKACEWICZ P. (2016), « Cartographier les mouvements migratoires », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 32, n° 3 et 4.
- BLANCHARD E. et RODIER C. (2016), « "Crise migratoire" : ce que cachent les mots », *Plein Droit*, n° 111.
- LACOSTE Y. (2012), « La géographie, la géopolitique et le raisonnement géographique », *Hérodote*, n° 146-147, « La géopolitique, des géopolitiques ».
- LOYER B. (2012), « Les crises géopolitiques et leur cartographie », *Hérodote*, n° 146-147, « La géopolitique, des géopolitiques ».
- Le Monde*, « Partir : conquérir, quitter, fuir, s'exiler, voyager, découvrir », hors-série, octobre-décembre 2016.
- « Le monde en 40 cartes », hors-série, avril-juin 2017.
- MIGREUROP (2017), *Atlas des migrants en Europe. Approches critiques des politiques migratoires*, Armand Colin, Paris.
- PAPIN D. et TERTRAIS B., *L'Atlas des frontières*, Les Arènes, Paris, 2016.